

Le harcèlement sexuel dans notre cinéma ? Une réalité presque banale

► Sept réalisatrices et actrices témoignent de leur situation dans le monde du cinéma.
► Pas de doute : bien loin de Hollywood, à deux pas de chez nous, le sexisme sévit aussi.

Florence Hebbelynck avait 22 ans en 1992. La comédienne belge était à Paris pour y suivre un cours de théâtre. « J'avais envoyé, pour le casting d'un film de Marcel Carné (Mouche), une photo et un CV par la poste, comme c'était l'usage. Le producteur italien, pas tout jeune, m'a appelée en me disant qu'il avait vu ma photo et qu'il voulait me proposer un rôle. Il me fixe rendez-vous à la maison de production, "et après on va aller dîner", dit-il. Après le dîner, il me dit qu'on va repasser par les bureaux de production, qui étaient alors vides. Je suis assise à son bureau. A un moment, il se lève, va vers un canapé, dans mon dos. Je me retourne, et je vois qu'il

commence à se branler. Je me lève immédiatement et lui dis que si c'est comme ça, je m'en vais. Là-dessus, il s'énerve : "Petite conne ! Tu n'arriveras à rien !" J'étais jeune. Je me suis dit : c'est ça, ce milieu ? »

Nicole avait la vingtaine dans les années 80. C'était une vedette montante du cinéma français à qui de puissants producteurs promettaient les beaux jours et la grande carrière... à condition qu'elle accepte les règles du jeu. Un bien drôle de jeu (cf. ci-contre). Elle l'a refusé. Et payé cher.

« Des propositions dégueulasses »

Babetida Sadjo avait 18 ans en 2003. La future actrice et comédienne économisait pour entrer au conservatoire, faisait des petits boulots à gauche et à droite. Un jour, un professeur de théâtre lui demande de lui préparer un poulet moambe, détail qui aujourd'hui la fait rire... un peu jaune. « Je lui apporte le plat, nous sommes seuls dans le théâtre. Rapidement, le mec rentre dans un

jeu de séduction pas clair. Et puis, à un moment, il me demande un massage. Je me suis dit : il faut trouver quelque chose pour contrôler la situation. Je lui ai parlé de sa copine. J'ai prétendu que mes parents allaient arriver d'un instant à l'autre... tout ça pour tenter de le tenir à distance. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Plus tard, j'ai appris que ce type a été condamné. »

Delphine Noels, aujourd'hui réalisatrice (*Post partum*), avait 32 ans en 2005. La question du harcèlement sexuel, elle en a fait l'amère expérience avant d'entrer dans le cinéma, alors qu'elle était artiste. « Un galeriste m'a fait des propositions complètement dégueulasses. J'avais intérêt à accepter, parce que, disait-il, il pouvait m'ouvrir les portes du marché contemporain. Ça m'a dégoûtée. J'ai quitté ce milieu. »

Plus récemment, au Festival de Cannes, « mon producteur m'avait trouvé un hébergement dans un appartement occupé par deux producteurs luxembourgeois. Un soir, alors que je m'étais faite toute pimpante et m'appretais à sortir, je me suis fait sauter dessus par un des deux producteurs. Des cas comme ça, il y en a beaucoup. C'est même très banal. »

La confrontation au harcèlement sexuel : une réalité presque banale dans le quotidien des femmes de cinéma et de théâtre. Car, oui, des histoires d'agressions sexuelles, parfois même des rumeurs de viol, chez nous aussi il en existe dans les coulisses du métier.

« J'ai entendu tant de choses »

Mais malgré les révélations de l'affaire Weinstein, qui offre un moment historique, les peurs persistent. Et ces histoires sordides ne circulent plus que dans le chuchotement.

Pauline Etienne, actrice révélée en 2008 par le film *Elève libre* (Joachim Lafosse), s'estime chanceuse. Elle n'a pas vécu de mauvaise expérience, dit-elle. Des confessions, par contre, elle en a recueilli pas mal. « J'ai entendu tant de choses, notamment de plusieurs comédiennes ou techniciennes du cinéma, à qui des mésaventures sont arrivées. Des

Weinstein, il y en a plein. Tu peux faire tomber une industrie sur la base du traitement de la femme. »

Babetida Sadjo s'est toujours tenue sur ses gardes, dit-elle, consciente qu'elle évoluait dans un milieu dominé par « une sorte de séduction permanente qui crée un état d'ambiguïté ». Elle aussi nous dit avoir vu des filles pleurer suite à des relations glauques avec des hommes, dans des situations professionnelles.

« Choquant de remettre en question la parole de Björk »

Emilie Dequenne le sait depuis ses débuts avec les frères Dardenne, « qui m'ont toujours protégée » : « Quand on est comédien, et cela vaut autant pour un homme que pour une femme, on fait un métier qui dépend du désir de l'autre. Avec ce que cela a comme connotation sexuelle. La limite est parfois ténue, et les comédiens peuvent parfois se retrouver dans des situations délicates. »

Les récents propos de Björk, qui dénonçait il y a quelques jours le comportement abusif de Lars von Trier, ne sont pas passés inaperçus. La cinéaste Delphine Lehericéy (*Puppy Love*) ne ménage pas son confrère Stéphane Strecker, qui avouait dans *Le Soir* du 16 octobre son scepticisme quant à la sortie de la chanteuse islandaise. « C'est choquant qu'on mette en question cette parole. Franchement, à quelle fin une femme dirait : "J'ai été agressée sexuellement ?" Pour se faire de la pub ? C'est quoi le but ? Non ! C'est extrêmement difficile et il faut avoir beaucoup de courage pour dire ce que ces femmes ont subi et pour le dénoncer. »

Le sexisme sur un plateau de cinéma ? Ça se détecte parfois aussi aux détails, observe Delphine Noels : le dress code des techniciennes de plateau, par exemple, habillées de façon très masculine. Révélateur. Le recours aux blagues de cul aussi. « Le nombre de fois où, pour rire, on m'a dit que si je travaillais chez Versus ou

Frakas, c'est parce que j'avais couché ! Le sexisme et la référence à la domination sexuelle s'expriment généralement par ce type de blagues sur les plateaux de cinéma. Ce n'est qu'un bruit de fond,

certes, mais qui révèle une forme d'inconscient collectif. C'est peut-être aussi, pour les hommes confrontés à de jolies femmes, une façon de se défendre de leurs propres pulsions. »

« Dans deux mois ? On aura zappé »

On évoquait von Trier. Les anecdotes sur la réputation détestable de Coppola, Bresson, Hitchcock ou Kechiche mettent en colère Delphine Lehericéy. « Cette idée qu'un réalisateur est grand s'il est cruel, s'il porte en lui un monstre ou repousse les limites sans cesse, non ! Je ne suis pas d'accord avec cette vision. Je n'y crois pas. Il y a des gens qui ont un talent fou et qui se comportent comme de gros salopards, oui. Et puis il y a des gens débordant de talent et qui se comportent normalement. »

Weinstein, dans tout ça ? La folie des hashtags #Balance ton porc ? Les dénonciations en série des comportements abusifs ?

Delphine Lehericéy voit dans le déballeage de l'affaire un potentiel moment historique. « Le fait qu'aujourd'hui les femmes puissent dire ce qu'elles ont subi, ça me paraît extrêmement salvateur. C'est une purge bénéfique. J'aimerais que les hommes se sentent aujourd'hui solidaires de ce vent de liberté, qui passe par la dénonciation de systèmes de domination très archaïques. Il faut en finir avec l'âge de pierre où celui qui a le pouvoir et l'argent couche avec qui il veut, dans l'impunité et le silence. »

Pauline Etienne, qui rappelle qu'il y a dans le cinéma « des tas de mecs super respectueux et qu'il ne faudrait pas mettre tout le monde dans le même bain », se fait quant à elle plus prudente quant aux lendemains de l'affaire : « Le plus important, c'est que la justice se saisisse de ces plaintes. Surtout, qu'on ne soit pas dans un effet de mode. Il y a ce risque : aujourd'hui, tout le monde s'indigne... mais dans deux mois ? On aura zappé... Alors oui, les prédateurs font profil bas en ce moment, mais quand l'effet de mode sera passé, ils vont revenir. » ■

NICOLAS CROUSSE

TÉMOIGNAGE

Comment Nicole fut sournoisement mise sur le côté

Nous l'appellerons Nicole. Nom d'emprunt. Son récit, elle n'est pas prête à le livrer sous son nom. Celui d'une actrice française qui, dans les années 80, collectionnait les premiers rôles dans des films qui marquèrent la décennie. À l'époque, c'était une « jeune et jolie » comédienne que cherchaient à s'arracher, pour cette double raison cosmétique, les plus puissants producteurs. Elle avait en outre un sacré talent, mais c'est comme si cette chose-là était alors, pour les financiers du septième art, relativement accessoire.

« François Florent, le fondateur du Cours Florent, nous avait prévenues, quand j'avais 18 ans. Il nous disait : "Vous êtes des jolies filles, charmantes, pleines de talent. Méfiez-

vous ! Ces gens sont des incultes qui vont vouloir profiter de vous. Ayez confiance en vous, faites toujours ce que vous sentez. S'il y a un problème, partez !" Et il nous le disait très gentiment. » Au moins deux producteurs faisaient miroiter à Nicole de grands lendemains... à condition qu'elle joue le jeu qui était alors en cours. Méthode française, comme écrivait Isabelle Adjani, la semaine passée, dans le *Journal du Dimanche*. Traduisez : méthode sournoise. La méthode ? « Des producteurs vous invitent dans leur bureau, mettent la main sur votre genou, vous invitent à dîner et puis vous disent que si vous refusez, le rôle ira à la fille qui attend dans le couloir, et que de toute façon il y a dix comédiennes derrière. Ça, tout le monde l'a connu, en trouvant ça normal. » Harcelée de propositions camouflées de promotion canapé, Nicole, stupéfaite et choquée, en parle à son entourage. Elle s'entend répondre : « C'est à toi de savoir ce

que tu veux. » « T'as qu'à y aller, tu verras bien, tu es une grande fille. » Voire : « Écoute, ça ne dure pas longtemps, ferme les yeux, pense à autre chose et ça passera... » Personne, en somme, ne la soutient. Elle se sent « terriblement seule ». Vu qu'elle ne joue pas le « jeu », très vite, l'industrie fait moins appel à elle. Mais lorsque sort, vers la fin des années 80, un film où elle apparaissait nue, tout à coup les coups de fil de producteurs reviennent. « Puisqu'elle accepte d'être nue, ça doit être une fille facile, c'était sans doute leur raisonnement. Pour eux, la porte était ouverte. Et du coup, les propositions sont devenues beaucoup plus physiques. On m'envoyait un bouquet de fleurs en m'annonçant qu'un chauffeur viendrait me chercher et que je passerais la soirée dans les appartements du producteur. Ce genre de choses auxquelles j'ai dit non. » Nicole l'a chèrement payé. Elle ne jouait pas le jeu ? Elle ne travaillerait

plus pour leurs productions. Comment le vit-elle, alors ? Très mal. « C'est non seulement physiquement agressif, mais c'est un chantage terrible sur votre métier et sur votre carrière. » Suite à ces mésaventures, Nicole se retrouve sournoisement mise sur le côté. Et attention, défense de parler de *black list*. « Quand un réalisateur vous demande pour son film à venir, le producteur va lui dire : "Vous n'en avez pas une autre ?" On ne dit pas de mal de vous, mais on passe à autre chose, l'air de rien. Et puis après, ça va très vite, dans ce métier. Et parfois, on vous oublie. » Nicole se veut aujourd'hui plus optimiste. « La génération de nouveaux producteurs est différente. Ça s'est amélioré, je crois. » Il n'em-pêche : notre interlocutrice veut rester anonyme. Deux des producteurs sont encore dans la place. « Ils sont toujours puissants. C'est une toile. Alors, ce n'est pas si simple... »

N.C.E

théâtre Un sexisme plus pernicieux que frontal

Le harcèlement sexuel ou les comportements sexistes ne sont bien sûr pas l'apanage du cinéma ou des arts de la scène. Dans tous les domaines de la société, les femmes subissent des pressions face aux hommes de pouvoir, mais le théâtre fonctionne tout de même sur un mode qui complique la donne : être comédien ou comédienne, c'est s'inscrire dans le « désir » d'un metteur en scène ou d'un directeur de théâtre. On aurait pu écrire « d'une metteuse en scène ou d'une directrice de théâtre », mais les femmes sont factuellement beaucoup plus absentes à ces postes de pouvoir. Être une femme, dans ce métier, c'est donc avant tout créer le désir, pas d'ordre sexuel, mais le désir d'une collaboration.

Forcément, ce rapport rend plus ambiguës toutes les relations professionnelles dans un milieu où on travaille tard le soir, où les projets se discutent en buvant un verre au bar du théâtre après une représentation, où les équipes vivent en vase clos quand le spectacle est en tournée à l'étranger. Au fil de notre enquête auprès de comédiennes, metteuses en scène, directrices et directeurs de théâtre, professeurs, attachés de presse, il nous revient plusieurs récits de comportements déplacés, de mains aux fesses, d'avances à peine déguisées, de SMS qui débordent du cadre du travail, mais ce qui apparaît surtout au bout de ces conversations, c'est l'aspect souvent plus pernicieux que frontal du déséquilibre entre les hommes et les femmes.

Inconfort permanent

« Il m'est arrivé de devoir faire profil bas face à des comportements déplacés, une séduction inappropriée de metteurs en scène ou de directeurs qui avaient parfois l'âge d'être mon père, nous

confie la comédienne et metteuse en scène Selma Alaoui. On m'appelle "ma chérie" ou "ma cocotte". On mentionne dans la conversation que je suis une jolie fille, mais ça reste toujours de l'ordre du clin d'œil. Parfois, un rendez-vous que tu croyais professionnel se joue en fait sur le mode amical. On t'invite à boire un verre et tu comprends que, si tu vas plus loin, des opportunités sont à la clé. J'ai toujours esquivé, je n'ai jamais répondu à ça, mais c'est habituel et désagréable. Il faut accepter de jouer le jeu d'un certain mutisme et tu finis par intérioriser, banaliser tout ça. Maintenant, j'ai dépassé les 30 ans, j'ai une compagne, je fais des mises en scène, ce qui me donne de maigres pouvoirs, assez en tout cas pour ne plus être une victime aussi vulnérable que quand j'avais 24 ans et que je sortais de l'In-sas. »

« Sur le canapé »

Sans aller jusqu'au harcèlement sexuel, il y aurait donc une sorte d'inconfort permanent. « Il y en a heureusement quelques-uns qui sont toujours très respectueux, comme Michael Delaunoy au Rideau, mais dans l'ensemble des directeurs de théâtre, on a quand même souvent affaire à des comportements sexistes, analyse l'auteure et metteuse en scène Céline Delbecq. Par exemple, quand tu arrives dans le bureau d'un directeur et que tu demandes où tu dois t'asseoir, on te répond "Ben, sur le canapé, là", avec un sourire en coin. Il y a clairement une disparité, surtout quand tu es porteuse d'un projet. Ils ont un pouvoir de décision de vie ou de mort sur ton projet et ils en abusent. »

Anciennement directrice de l'Atelier 210 mais aussi metteuse en scène, Isa-

belle Jonniaux abonde dans son sens : « Quand une metteuse en scène vient proposer un projet à un directeur de théâtre, on devrait être dans le rapport metteur en scène-directeur, mais ça devient vite sexué. Ça arrive insidieusement et ça devient un rapport homme-femme. J'ai déjà eu des réflexions machistes comme : "Ah, j'espère que la pièce sera à la hauteur du physique de la comédienne !" Et puis, si tu es une femme, il y a d'emblée une méfiance sur l'intérêt intellectuel du projet. Ils se disent que ça va forcément parler de "trucs de bonnes femmes", comme si on ne pouvait penser le monde que par son organe de femme. C'est rabaisant, insultant ! »

« C'est le pouvoir qui fait basculer les choses »

Parfois, ce genre de sexisme ordinaire commence très tôt dans la carrière d'une comédienne. Pour Bwanga Pili-pili, le ton a été donné dès l'école. « Je me souviens de ce prof à l'In-sas qui, à l'époque de l'affaire DSK, nous a dit : "Oui, mais vous, les femmes, quand vous dites non, on sait bien que ça veut dire oui." C'était effrayant parce que ça venait d'un prof. Ensuite, c'est compliqué parce que c'est un métier basé sur la séduction. On joue des rôles. Quand je vais au Colruyt en baskets, on me fout la paix, mais au boulot, on te demande de jouer "la carte de". C'est schizophrénique. Il y a des frontières qui ne sont pas claires entre qui tu es sur un plateau et qui tu es dans la vie. Mais attention, il y a des hommes avec qui c'est un plaisir de travailler. Un metteur en scène comme Christian Schiavetti, par exemple, qui dirige les femmes dans des rôles forts, intelligents. Ça crée un état d'esprit sur le plateau. »

De nombreuses comédiennes nous

avaient mettre en place des stratégies de protection : ne pas accepter de rendez-vous le soir, ne pas répondre aux SMS douteux, faire allusion à un compagnon ou à ses enfants pour couper court à toute ambiguïté. « Comme c'est un métier où on se vend, les barrières sont floues, reconnaît cette metteuse en scène. Alors il faut mettre une armure avant de se lancer. »

Que dire alors de ces directeurs de théâtre dans la soixantaine au bras desquels pendent systématiquement des jeunes femmes qui ont 30 ans de moins ? « Elles sont consentantes, bien sûr, mais clairement, l'homme de pouvoir, par le pouvoir qu'il exerce, a accès à une jeunesse qui ne lui serait pas accessible sans son pouvoir, commente la comédienne Valérie Bauchau. Le rapport ambigu est là ! »

En danse, par contre, la relation semble être sereine entre les hommes et les femmes. « Peut-être parce qu'il y a beaucoup d'homosexuels, sourit la chorégraphe Louise Vanneste. Plus sérieusement, je crois que le problème se pose moins parce qu'en danse, le corps est un outil. Comme on travaille avec notre

beaucoup de corps, ça désamorçait les choses. »

Quant aux hommes, nombreux sont ceux qui reconnaissent qu'il y a des abus, souvent passés sous silence, tolérés, minimisés. D'autres entendent rétablir un certain équilibre dans le débat : « J'ai vu des femmes, en position de pouvoir, abuser de leur situation envers les hommes, dans un sens sexuel aussi, confie un attaché de presse du monde culturel. La question n'est donc pas d'être un homme, mais d'avoir du pouvoir. C'est le pouvoir qui fait basculer les choses. » ■

CATHERINE MAKEREEL